

SI J'AVAIS SU...

Février 2005

Si j'aurais su, j'aurais pas v'nu...

(Expression dans le film « la guerre des boutons. »)

Il est certain, que si j'avais fait fonctionner mes neurones, ce jour-là, plutôt que mes pieds et poings, je ne serais pas en train de brouter sur le plancher des vaches ma carne de vie de façon si journalière !

Et oui !

Moi ! « Monsieur, « Je »

« Bonjour monsieur ! » « Vous désirez que je reste ce soir ? »

« D'accord ! J'appelle mon mari... »

« Je vous ai mis des fleurs sur votre bureau ce matin »

« Ah non ! Ici, Christine, « Mon café » se fait par celui qui le veut ! Les marques flagrantes d'esclavage sont proscrites. Sur ce chapitre, tout au moins ! »

Pour me raviser sur-le-champ!

« Christine ! Veuillez m'excuser pour le café. C'était très gentil mais, comprenez que cela a une signification pour moi. Et ce café s'il est pour moi, c'est à moi de le faire, pas à vous. Vous comprenez ? Le café comme le thé, et bien d'autres choses encore, sont des cultures. Presque des sciences, du raffinement... »

« Maintenant ! Oui monsieur ! Je comprends. »

« Alors puisqu'il est fait, je l'accepte avec grand plaisir. Passer une bonne soirée Christine. Souhaitez le bonsoir à votre époux. » « Je vous remercie pour les fleurs. »

« Merci Monsieur ! »

Quel hypocrite je faisais...

Aujourd'hui, ce n'était plus le même air de musette. Aujourd'hui, c'était plutôt un requiem. Celui de FAURÉ était celui qui passait le mieux... Le plus approprié ! J'en étais là !

Après avoir participé et joué dans la cour des grands, je touchais bientôt le fond. C'était, comme qui aurait pu le dire, presque la cour des miracles...

Mon appartement ne faisait plus deux cent cinquante mètres carrés en plein Paris. Il faisait maintenant quelques millions de ces mètres carrés. Mais dehors !

Ce qui était aussi une expérience probablement intéressante. Mais j'avais déjà passé l'épreuve il y avait fort longtemps, et cette « *nouvelle version* » trente ans plus tard, ne me convenait pas du tout. Cela ne collait pas du tout !

D'ailleurs, ce n'est pas comme cela qu'il était mon avenir !

Demain n'est pas un autre jour pour moi. Aujourd'hui et demain sont dorénavant les mêmes jours...

« Dis papa, aujourd'hui c'est demain ? » Me disait mon fils, il y a quelques années.

J'avais répondu, bêtement !

« Non mon bébé ! Demain c'est après la nuit d'aujourd'hui ! Lorsque l'on a dormi et que l'on a fait de merveilleux rêves. Ensuite ! Ensuite on se réveille et c'est demain... »

L'explication ne fut sans doute pas convaincante, car il retourna à ses applications de bébé découvreur. Enfin, c'est ce que je cru !

Là j'aurais sans doute, ou alors, avec un tout petit doute, dû lui dire « Oui mon bébé ! C'est presque cela. » Aujourd'hui décide de demain !

Lui qui ne décidait encore de rien...

La condition humaine ! Ceux qui font tourner la planète, et non ceux qui la dirigent en extérieur, m'ont appris beaucoup de ces conditions, et des choix à ne pas faire en cas de réussite. Surtout en cas d'échec !

En tout cas...

J'ai participé, comme beaucoup, à la curée générale des pays du tiers et du quart monde, au sein des grosses boîtes qui se partagent la mappemonde devenue ovale par ceux qui n'arrêtent pas de tirer la couverture à eux. Très drôle, de gagner sa vie en jouant et en y étant bien, dans ce jeu où tout le monde meurt mais, où cela ne se voit pas...

Je n'aurais, là non plus, pu donner à mon bébé ce genre d'explication pour le convaincre ;

« Qu'aujourd'hui, c'était bien demain, et que demain décide bien d'aujourd'hui ! »

Et lycée de Versailles...

C'est vrai, tout fout le camp ! Disait ma concierge il y a de cela des lustres. Et je me rappelle avoir souri à chaque fois.

Des propos qui n'étaient pas de mon temps mais du sien.

Ha ! De mon temps...

Bien sûr que non ! Je n'aurais jamais pensé le devenir, si un jour on avait pu me dire que je le deviendrais. Évidemment non !

Bien entendu, j'aurais souri, comme je savais le faire pour signifier mon désaccord apitoyé du moment, sur la personne qui aurait soutenu, ou même affirmer, qu'une pareille situation puisse m'arriver. A moi ! Un jour !

Je me serais emporté si...

Mais non !

J'avais toujours cru que seuls les faibles et les incultes pouvaient encaisser les tourmentes de ce genre de situation. Qu'il n'y avait que des illuminés ou des feignants pour tomber si bas ! Moi, pour ce cas-là, je ne me sentais et n'étais surtout pas, CONCERNE.

Je bossais comme un fou. J'étais reconnu ! Je ne m'arrêtais jamais.

Pourtant je n'étais propriétaire de rien d'autre que de ma vie, qui en fait, s'avérait assez minable dans le fond, et qui ne m'appartenait qu'à crédit.

Bien sûr ! Bien sûr ! Ma vie...

Le constat était là. Dans ces quelques mots idiots et stupides. Des mots qui ne valaient plus rien dirent, lorsqu'ils sortaient de ma bouche.

En ce jour de froidure où tout brillait dehors, où les gens semblaient gais pour la plupart, un endroit ou finalement seul, je n'avais vraiment plus grande raison de l'aimer, cette vie.

Pourquoi n'avais-je rien appris de cette vie ?
J'avais pourtant eu du mal à les gravir ces échelons sociaux...

Cette nuit, il avait fait particulièrement froid. Et les rafales de vent glacial avaient interrompu plusieurs fois mon sommeil.

Pourtant, comme ma mère me l'avait apprise il y avait déjà des années, j'avais bien tapissé mon corps de papiers journaux et bourré mes vêtements du reste de plusieurs de ces quotidiens isolateurs, que j'avais pu récupérer de-ci, de-là...

Cette nuit-là, le constat avait été net et d'une précision électronique « -18° C »...

C'était la température que je pouvais lire en face de la grille d'aération de métro sur laquelle je m'étais installé. Mes yeux en pleuraient, tellement ils n'étaient pas habitués à cette température.

Le panneau lumineux en question affichait deux lignes de texte d'un vert fluo de chez fluo ! Un de ces verts visibles au moins, à trente kilomètres à la ronde, et dont la première ligne disait ceci, pour qui savait la lire...

« Votre pharmacie vous souhaite de bonnes fêtes de fin d'année et vous donne le temps... »

Message électronique défilant de droite à gauche et clignotant quatre fois tous les sept battements de cœur. Rien n'était omis.

Le parfait soulignement du dit message, dans des couleurs d'un mauvais goût particulièrement incisif pour l'œil, semblait même insister pour que l'on reste.

Mais surtout, il donnait parfaitement l'heure et la température extérieure. Cela semblait important...

Bien entendu, il n'y avait pas la musique sur ces machins-là. Mais c'était tout comme. Pour peu que l'on soit équipé d'un peu d'imagination, à l'approche de ces fêtes de fin d'année, et ça pouvait vous carillonner dans la tête, tel un orchestre urbain de l'armée du salut à la recherche d'une extériorisation sincère de leurs actes quotidiens, et de leurs futures recrues...

Âmes humaines en perdition, venez à moi !

Bizarrement même, malgré les conditions et l'endroit, ce cinéma lumineux arrivait à m'endormir.

C'était là, carrément, Las Vegas à deux heures du matin ! Hormis le fait que personne ne traînait dans la rue cette nuit -là.

Si on avait le mal du pays, on pouvait toujours continuer la lecture.

Par exemple, moi qui l'ai lu ! Sur cette deuxième ligne, en fixe, clignotante, d'un vert tout aussi fluo que la première, je pouvais lire :

« 3h49min. Mer 19 déc. 1998 – Temp. -18° C. / Variable »

Et c'est à ce stade que l'on s'apercevait que l'information la plus importante passait en dernier, puisqu'il n'y avait pas d'autres lignes. Ce qui était tout de même un comble...

À la fin du compte, je n'avais pas pu me rendormir après ces réveils successifs.

Ce froid empêchait tout repos. La berceuse lumineuse ne suffisait plus.

Irrité, j'avais donc décidé de m'asseoir et d'attendre le matin en m'emmitouflant dans mon manteau en daim fourré mouton de je ne sais où, dernier vestige de ma position sociale.

J'attendais l'ouverture du métro.

Ma valise, que je traînais partout, me servait tantôt de siège, tantôt de dossier et tantôt de très inconfortable oreiller qui, dans ce dernier cas, étaient directement reliés par une corde de varappe à la ceinture de mon pantalon.

Pourquoi avais-je eu besoin de prendre cet accessoire de sport lourd et encombrant ?

Elle faisait au bas mot vingt mètres de long et pesait un âne mort, cette corde. Il semblait évident que je ne grimperais plus aucun rocher ni édifice d'exercice.

En tout cas, je lui avais trouvé une fonction. Empêcher le vol de ma valise.

Elle m'était encore précieuse cette valise.

Elle possédait, réunie en son sein, toute ma vie. Constat que j'avais eu beaucoup de mal à accepter. Même à l'étage où j'étais descendu, j'avais bien tenu dix jours dans ce secret espoir que c'était une erreur, quelqu'un me rattraperait ! Un ami, un copain, peut-être même ma femme !

Mais non, depuis quelques jours, le nuage de mes rêves éveillés s'était estompé, laissant place à la simple réalité d'une solitude croissante. Une vie courte !

Courte et légère à porter !

Un seul doigt suffisait à soutenir cette misérable existence dont on ne parle qu'en « KF » ou en « MF » Mais très souvent aussi, en « MF ».

L'autre côté de la médaille c'était le quadruple rôle que tenait cette petite valise lorsqu'elle n'était pas sollicitée en tant que conteneur vestimentaire et coffre fort. Car si ma minuscule valise avait su me révéler ce que j'étais réellement devenu, elle n'en était pas moins un objet tantôt garde meuble, tantôt chapelle ardente, et que sais-je encore...

Par exemple, un plaisir simple que j'aime à citer, comme ça ! Comme cela vient...

Quand je trouvais de quoi festoyer, certain jour de pleine grâce, ladite valise me servait de table de déjeuner ou encore, de dîner. Je prenais la peine, à chaque fois, d'y tendre une serviette à carreaux rouge et blanche, dérobée à mon fils au dernier moment.

Pour l'œil, pour l'art de la table de pique-nique, pour son odeur imprégnée et encore reconnaissable d'enfant peu soucieux du réel rôle d'une serviette de table qui servait plutôt d'essuie-tout.

Bien manger était devenu une fête que j'arrosais à la serviette à carreaux.

Plus question de restaurant à deux mille cinq cent francs pour soulager M. Duchancourd qui avait des aigreurs à la pensée qu'il était en train de signer, pour son pays, un contrat de cinq milliards de francs et qu'il n'allait pas s'en goinfrer plus de vingt pour cent.

Ce qui était pour lui, à l'époque, un scandale.

Cet homme, comme bien d'autres, avait une grosse phobie.

Celle de prendre du poids.

Et à chaque fois que je le voyais c'était toujours histoire de prendre un peu de poids financiers. Finalement il me trouvait sympa et j'étais obligé de me le farcir près d'un mois entier en faisant, avec ce ver peu reluisant, les places financières discrètes et lucratives de nos connaissances et de tout bord, pour satisfaire sa future pesée.

Car le poids physique, lui, il le possédait déjà.

Non ! Ce n'était en effet plus possible d'être dans ce genre d'établissement.

Maintenant c'était différent. Très différent...

Le décor restait simple, et l'accessoire aussi. C'était plutôt, quignon de pain rassis accompagné d'un morceau de fromage bien de chez nous. Mais qui pue. Quand même ! Et avec ça ! Arrosé souvent d'eau du robinet. Hé oui monsieur ! Le seul cru du coin, était un château la pompe de l'année, fort « *goûtu* » en chlore pour, entre autre, dissimuler

multitude de petit poison difficile à éliminer au goût. L'eau étant l'or de demain, il fallait bien qu'elle soit potable.

Quant aux KF, et MF avec lesquels je jonglais si facilement, ils s'étaient transformés en SDF du mauvais côté de la glace, qui ne me renvoyait plus aucune image. Je n'étais, et ne serais plus, un homme S.D.F (Sans Difficultés Financières).

Toute cette petite vie, dans cette si petite valise !
C'était à pleurer !

D'un côté comme de mille autres, ce n'était que justice pour la valise, mais pour moi ?
Moi qui n'étais plus à même de juger, de parler, de prendre parti pour quoi que ce soit...
Était-ce juste ?
Probablement que oui...

Raser les murs le jour et bomber le torse la nuit pour faire reculer l'agression de cette rue qui n'avait pas d'autre choix que de me recueillir, de m'abriter, de me réchauffer.

Était-ce vraiment justice ?

N'avais-je fait que des erreurs grossières et idiotes pour mériter cette mise à pieds que je trouvais toujours complètement injustifié ?

Non !

Ma vie privée n'aurait pas dû peser ce poids là. D'ailleurs, je n'aurais jamais dû épouser ni même regarder cette fille, ma femme.

En plus ses parents, toujours dans nos basques !

Non ! Vraiment ! Je n'ai sûrement pas compris cette famille de gros industriels. La Holding de Papa et les sous de Maman, accompagné de ses dessous. Qu'elle avait d'ailleurs fort beau et, fort agréable. C'est peut être elle qui me regrettera le plus. Quelle famille !

Depuis deux semaines que j'étais devenu clodo, j'avais très peu dormi, très peu mangé aussi. Les réalités de la rue s'étaient rappelées à mon bon souvenir par les voyous ayant le mal de vivre, ou encore, les skinheads névrotiques, enfermés dans leur carcan de bêtise et d'incompréhension d'eux même. Et ce n'était pas les seuls à être toutes griffes dehors. Il y avait aussi les clodos. Les exclus ! Moi...

Hormis que pour cette tranche sociale, les ongles sont limés. « Les qui se disent vrai ! »

Parce que les années de pont et de trottoirs étaient derrière eux.

Ceux qui étaient là depuis bien plus longtemps que moi. Ceux qui considéraient que la rue, le bout de quartier, la place, l'escalier où leurs illustres panards se trouvaient, leur appartenaient. Considérant qu'un homme, a priori de même condition, ne pouvait stationner, et quelquefois même ne pouvait passer, sans payer le séjour. La taxe du passage obligatoire.

La cour des miracles existait toujours.

C'était comme cela dans la rue lorsque j'y suis arrivé. L'aumône ne se faisait plus.

Les Français préféraient donner aux autres, ceux des pays en voie de développement. Ceux qui sont loin et que l'on ne voit pas. Ceux pour qui on ne peut rien hormis, ne pas avoir de vue particulière sur la richesse de leur sous-sol ou, tout autre avantage monnayable. Ceux qui demain, remplaceront nos sociétés occidentales.

Mais j'avais surtout, pendant ces deux semaines, pris ma vie à partie.

Je m'étais surtout acharné à enfoncer le bonhomme, sous ses dix mètres de merde, que je traînais depuis si longtemps. Et dans le même temps, employais le reste de mon énergie à

mettre au ban « le système » qui n'était plus adapté à l'humain que j'étais, mais à la mondialisation de quelques puissances représentées par le billet de banque, le porte-monnaie, par le pouvoir de ne plus savoir dire ni oui, ni non, ni même merde !

Le totalitarisme libéral au su, et au vu de tous prend place, petit à petit, derrière de belles images de l'avenir. De grandes idées à ne jamais appliquer sous peine d'être exécuté. C'est juste pour le décor...

Maintenant, il se dissimule doucement sous le couvert d'une mondialisation prônée par les plus grands. L'oligarchie gérontocratique dissimulée, teintée, chamarrée et voilée même.

Les petits n'ont qu'à suivre...

Ils leurs appartiennent. Ils sont leurs pouvoirs imbéciles et stratifiés.

Depuis la grande conscience de la mondialisation, nous vivons tous en autarcie en s'asphyxiant les uns les autres.

Ce brutal changement de position avait sérieusement entamé mon moral, et, la vivacité légendaire de battant que j'étais, s'en trouvait fortement perturbé.

Mon port s'était courbé, comme se courbe le roseau devant la tempête pour éviter de rompre. Hormis que pour moi, la tempête, c'était à tout instant maintenant...

À ce rythme-là, le roseau finirait par rompre.

En un mot, comme en mille, deux petites semaines avaient suffi pour rétamé et descendre au troisième sous-sol l'homme que je n'étais plus et que je n'avais en fait jamais été.

Comme un ami cher qui vous quitte sans crier gare.

C'est donc qu'il n'a jamais été qu'un cher ami...

De ma vie antérieure je n'avais eu le droit de garder, que les vêtements que je portais à ce moment là, mon walkman, dit « baladeur, » qui faisait aussi radio et pour lequel je ne désespérais pas de pouvoir trouver des piles.

Depuis ces deux semaines, ma capacité d'observation avait changé du tout au tout. Mes centres d'intérêts devenaient tout autres et je surprénais parfois mon regard à aller dans des endroits qui m'auraient semblé, il y a quelque temps, des plus odieux à approcher ! Alors que j'y étais presque né.

Par exemple, ces derniers jours, tout objet ressemblant à deux « LR6 », était l'instrument de ma précipitation et intense convoitise.

M'en saisir, qu'elles soient à terre ou dans une poubelle de rue, devenait une bataille à mener prestement.

Évidemment, lorsque la populace affluait en troupeau d'une bouche béante de métro, et me surprénait à plonger le bras au fond de la dite poubelle qui semblait, quelques instants auparavant, dans un isolement total, j'arborais une mimique de dégoût accompagné de bougonnements rythmés, faisant mine d'essayer une cochonnerie ramassée on ne sait où, sur la manche de mon prestigieux manteau et appuyé par ma canne. Mon orgueil était encore intact.

Je spéculais alors, par coup d'œil successif et rapide, sur une baisse imminente du flux humain, vomi des entrailles de ce gryère souterrain de la cité. Fumant comme une bête haletante, au contact de la froideur de cet hiver nordique, pour tourner les talons et observer une fuite stratégique...

Ou encore, pas plus tard qu'hier, je m'étais retrouvé, au détour d'une rue que j'arpentais d'un bon pas dans un quartier du dix-huitième arrondissement. Je fus encerclé, bloqué par les autochtones du coin qui s'étaient jetés hors de chez eux en même temps, comme pour me surprendre, alors que péniblement, je fouillais un sac poubelle prélevé précédemment, dans l'espoir d'y trouver un butin de serf maintenant orphelin.

La recherche de pile ne me prenait tout de même pas tout mon temps !
Lors d'échecs cuisants, où j'avais été pris la main dans le sac-poubelle du quartier, je détaçais à toutes jambes. Vexé comme un pou, et dégoûté, je finissais par m'occuper d'autres activités, toutes aussi glorieuses, en oubliant vite ces cuisants et honteux échecs. Mes autres trésors, sceptre de la modernité, et du bon goût dans la réussite du clan des longues dents, occupaient tout autant ces journées de grande richesse spirituelle qui m'habitaient maintenant.

Mon téléphone portable, pour prendre un autre exemple, suscitait pour moi beaucoup d'intérêt quant à son actuelle fonction de grande inutilité...

J'avais voulu, par réflexe sans doute, l'emmener dans le secret espoir de pouvoir encore l'appeler. L'abonnement avait été résilié sur-le-champ, et la seule fonction qui lui restait comme lien humain avec la société, était que le numéro pouvait encore être appelé pendant un an.

Ce numéro m'appartenait encore pendant un an ! Ça, c'était un statut.

A condition que la batterie du téléphone soit chargée... Là encore, l'occupation était au maximum.

Autant j'étais pour le fait de mettre un peu d'argent de côté, de-ci, de-là, pour acheter un chargeur susceptible de me laisser encore ce cordon ombilical comme lien familial, humain et social. Autant aujourd'hui, je ne pensais qu'à le chaparder ce chargeur.

Le voler, au regard de l'effort surhumain qu'il faudrait développer pour les réunir ces deux cent soixante-quinze francs, semblait beaucoup plus réaliste. Acquérir ce bien, qui servirait à la dérobée !

A l'occasion d'une prise électrique croisée dans l'entresol moite d'un café de cinquième zone, où jouxent souvent des toilettes à la Turque, bien carrelées hors de ses limites, qui odorent et favorisent, pour les plus sensibles du nez, un stationnement limité dans le temps. Dans ces endroits où se mélange odeurs de pisse et de merde, de vieilles clopes mélangées quelquefois à un zest d'odeur café, on pourrait y vomir.

Et je ne vous dis pas quand les cuisines de certains autres établissements sont au même sous-sol.

En général, la prise de courant convoitée est toujours au rendez-vous, à raz de terre, près du taxiphone que je préfère à tout autre type d'appareil ou encore, dissimulée par les bottins périmés et écornés qui traînent souvent là.

Avec ce type d'appareils, je peux décrocher et converser avec Machin ou Dugenou, tout en dissimulant l'opération de recharge de mon portable. Avec ces Taxiphones, il n'y a pas de compteur d'unité au comptoir. Un quelconque employé soupçonneux du temps d'occupation de la place ne peut donc vérifier que le compteur téléphonique ne tourne pas...

Pourtant, il y en a toujours quand même un, qui rapplique au bout de huit à douze minutes. C'est la moyenne. Les plus culottés, eux, vous tapotent sur l'épaule et vous glissent doucement, d'un air penché qui compense le poids du plateau surchargé toujours présent...

« M'sieur ! Il y a des clients qui attendent le téléphone là haut ! »

En général aussi, la phrase est accompagnée du geste délateur pointant le haut de l'escalier, qui, lorsqu'il le permet, fait apparaître le client en question à demi courbée, dodelinant de la tête avec un regard insistant, comme une poule qui rencontre un œuf et se demande, où elle a bien pu rencontrer ce machin-là !

Le secret espoir de cette attitude transmet l'impatience que je dois interpréter avec grand intérêt en lui faisant, par exemple, signe de deux doigts voire, si la bobine est déplaisante, trois ou quatre doigts d'un revers de main ferme et compréhensive, signalant les minutes où il devra patienter en ingurgitant un quelconque breuvage au bar.

Lorsque le quartier ne possède pas ce type de cabine, ouverte généreusement aux odeurs et bruits aquatiques de refoulement ou de laminage hydraulique des tuyauteries, je change de subterfuge, de tableau et d'accessoire.

Le Taxiphone est troqué contre un rasoir électrique rechargeable.

La technique pour recharger mon lien avec le bord du monde est tout aussi simple. Un bidouillage de fils, dissimulés dans les poches de mon manteau, permet de croire que je me rase, alors que je recharge mon portable. C'est bête comme chou, mais ça marche !

Le gros problème dans ce cas, c'est le temps de rasage. Passer trente-cinq minutes au téléphone ! C'est possible. Mais, en passer quinze à se raser ! Cela devient plus difficile à dissimuler lorsque le garçon de café passe en sous-sol et regarde avec insistance le spectacle du mec qui se rase depuis tout ce temps. Au même endroit...

Dans ce dernier cas, je ne peux que constater les bienfaits de l'hiver sur ma peau devenue hypersensible lorsque je sors du bar. J'ai les joues habillées pour deux ou trois heures, et je rougeois, tel l'écrevisse sortant du mortel bouillon.

D'ailleurs, maintenant je suis tranquille, côté rasage. J'évite toute pratique de ce genre de sport. J'ai encore les traces de gerçures douloureuses qui empêchent tout rasage de près, et même de loin pour l'instant.

Pour l'hiver, ça ira. J'ai au moins gagné cela !

Tel l'homme de Cro-Magnon, je ne me rase plus ! J'attends que ça tombe.

Dans cette affaire, j'ai encore réduit mes chances d'être contacté. Mon téléphone est chargé trois jours sur cinq...

Je me console malgré tout avec le reste des biens que renferme ma valise.

Dedans il y a encore mon ordinateur portable avec lequel j'écris tout ça, ma connerie portable, mon réveil de voyage et un cadre à photos vide, et portable aussi.

Tout cet attirail occupait mes journées d'homme apprenant à devenir ectoplasme vivant. Trouvant des combines pour recharger l'un ou l'autre des appareils de mon ancienne vie d'adulte adulé.

Je ne pensais toujours pas. Je ne voulais pas croire que deux semaines pouvaient se passer sans que le téléphone ne sonne.

Demain soir j'irais à Barbès pour recharger...

C'est Forcément ça, ce silence hertzien !

Mercredi...

Ce mercredi, à maintenant quatre heures dix, il faisait toujours trop froid ! Assis sur ma grille de métro, emmitouflé dans toute ma panoplie de fuyard, d'exclu, je courbais l'échine, n'arrivant pas à stopper les grelottements qui me parcouraient maintenant de plus en plus.

Il était hors de question de sortir l'ordinateur et tapoter mes mémoires dessus par un froid pareil. Mais j'y avais pensé ! Je ne sentais plus mes doigts.

Hors de question aussi, de se lever et d'arpenter Paris. Je ne sentais plus non plus mes *arpions*. Mais il fallait aussi veiller à garder ses calories. Cela me semblait vital dans pareille situation, et je m'y employais dans un immobilisme rigoureux. Comme lorsque j'étais chien et que je devais tenir une planque dans le désert en étant parfaitement invisible ! Parfaitement immobile...

Maintenant je n'attendais que deux choses. Que le jour se lève et que la journée soit belle ! J'avais déjà remarqué qu'il fallait pratiquement une bonne journée de soleil pour se réchauffer d'une nuit d'hiver passée dehors. Et c'était mercredi aujourd'hui.

Le seul jour important que je me sois égoïstement gardé. Dieu s'est gardé le dimanche et moi, le mercredi.

Le soleil pouvait bien me le donner ce jour. D'ailleurs je ne le prenais à personne ce mercredi. Personne ne pouvait me voir ou m'entendre.

Je me pointais là bas vers quatorze heures. L'heure où le boulot est supposé reprendre au sortir d'un bon repas au resto.

Cette heure est alors au p'tit café qui attend au bureau.

Pour peu que l'on ait une secrétaire, le p'tit café en question arriverait tout seul sur le bureau avec la petite formule.

À cette heure, peu de monde vous regarde. Ceux qui le font ont, soient les mêmes problèmes que vous, soient, ils sont les inadaptés de la vie qui recherchent, dans un regard, une attitude, un geste, un malheur plus grand qu'eux.

Un de ceux qui leur glaceront le sang et où ils pourront plonger en se disant qu'après tout, Ésope avait bien raison, « mieux vaut souffrir que mourir... » D'ailleurs c'était peut être Lafontaine ! Ou les deux ?

À quinze heures je serais square Moncey pour m'installer dans ma planque. Un cagibi à poubelle qui donne dans la rue. De là, je vois en grand-angle une bonne partie de celle-ci. Ma bouffée d'air et mes regrets sont là, dans cette rue, cet immeuble, ce petit groupe d'enfant qui attend l'heure en piaillant...

C'est le mercredi après midi seize heures.

Mon fils prend ses cours de musique là, en face. C'est sa mère qui le dépose au huit de la rue... A moins le quart.

Moi, j'y arrive bien avant. J'ai le loisir alors, d'entendre respirer la rue.

Il embrasse alors sa mère et sort de la grosse BMW en claquant la portière.

Kevin court près du porche et attend...

Faisant le dernier signe à Maman qui s'éloigne. Les discussions avec ces quelques camarades reprennent alors avec agitation.

Pendant ce temps, moi, je suis dissimulé au cinq, dans mon nid à poubelles.

Normalement ce local est fermé à clef. Mais ma canne qui me suit partout, possède quelques avantages que mon aïeul a bien voulu dissimuler en son sein.

Et dans ces temps-là apparemment, l'honnêteté ne courait sans doute pas les rues, car cet

aïeul-là possédait quelques secrets très intéressants dissimulés dans cette drôle de canne. Canne qui faisait, par exemple, des miracles sur les portes fermées à clef. Sur n'importe quelle porte. J'avais essayé !

La tradition aidant, et les gênes sans doute étant ce qu'ils sont, mon père s'était senti obligé de me transmettre ce savoir, acquis par le sang au travers des âges. Oui ! Je l'avais encore ma canne !

C'est elle qui me soutenait encore. Qui me parlait encore. Qui était encore moi et l'autre. C'était devenu, avec ce temps qui passe, avec l'âge qui ramollit les neurones, ma marque de fabrique. Celle que les autres n'avaient pas.

Je ne m'en séparais jamais et en plus, je savais m'en servir de cet outil. Ce qui n'était pas un mal en soit, dans cette rue si agressive pour les petits.

C'était encore lui, mon père, m'avait enseigné ce sport de défense presque disparu qu'était la canne. Pourtant, encore bien pratique de nos jours.

Bien évidemment, cette canne là ne ressemblait en rien à cet instrument populaire de nos régions, apparat de nos cultures sophistiquées. Non !

Cet outil, tantôt de marche, tantôt de combat, était plutôt du genre de sceptre en bois précieux, incrusté de pierres semi-précieuses discrètes, aux couleurs d'une Afrique qui ne l'était pas.

Un peu partout où j'étais connu, on ne savait me décrire que par elle, cette canne que beaucoup m'enviaient. J'en avais fait un objet de style et par-là même, m'étais forgé un personnage que j'affichais à toutes occasions.

Ma canne, le Roi, mon père, le fleuve... L'Afrique !

Assis avec elle, si le temps me le permettait, je voyageais volontiers vers son pays de naissance, en pensée. Je communiais avec elle et cela me calmait, ou me rendait fou aussi. Il suffisait que je la caresse, que je la sente de haut en bas, pour qu'elle me livre ses secrètes odeurs d'épices et de bois, dont elle était faite. Elles m'enivraient littéralement...

Les bords du fleuve, voilés de sa douce brise, enveloppent le pommeau de nacre et d'or de l'homme puissant que je suis dans ces rêves. Les eaux rouges à l'odeur forte, presque métalliques, n'entachent pas non plus l'ébène et le koutoumé, bois gras et odorant qui compose les trois quarts de son corps de canne, lorsque je traverse à pieds le fleuve. Car c'est à pied que je me sens le mieux avec elle. Ce royal bâton souffre d'une absence trop longue du contact de la terre. Du sol de cette planète si merveilleuse.

A pieds, tout le loisir m'est donné pour humer les effluves de ce pays où je suis roi. Le roi ! Oui ! Cette odeur acre de la terre et du sang rouge. La canne me transmet son ancestral pouvoir.

Par la canne, le fleuve lui transmettait son appui, sa puissance et sa sagesse. Sans le fleuve, la canne n'est rien. Son roi non plus...

C'est ce qu'il m'avait raconté mon père, sur cette canne superbe.

C'était celle d'un roi que mon aïeul avait aidé dans une sombre affaire de trahison genre coup d'état à la Bokassa. Un grand roi d'Afrique, avait toujours dit mon aïeul !

Et c'était devenu mon rêve ! Un rêve qui avait maintenant cent vingt-cinq ans d'âge et était pour moi, devenu très palpable aujourd'hui. Le fleuve avait grandi avec moi, en moi, donnant sa puissance et sa sagesse à l'objet devenu sacré.

Tout à l'heure encore, je m'étais endormi sur ces rêves chauds et rouges où je m'accordais toutes sortes de qualités humaines, que je n'avais évidemment pas, pour gouverner mon peuple dans une sagesse impeccable. La vie est si courte... Et ici il fait si froid !

Mais c'était mercredi.

6 H 45 mn.....

La fluorescente lueur verte annonçait, sans se soucier le moins du monde du reste, le petit matin qui naissait dans une lumière orangée.

Bizarrement la température avait chuté à moins douze. Des pieds jusqu'aux genoux le froid avait pris ses quartiers d'hiver et semblait vouloir y séjourner. Ce qui me parut assez cavalier.

Je m'étais donc levé, prêt à défendre chèrement le territoire qui m'appartenait. Et en plus, cela faisait très mal. Ce qui raviva ma volonté de faire bouger tout ça. Il fallait bouger à tout prix, taper des pieds, claquer des mains. En à peine dix minutes, douleurs sous le bras, j'étais prêt à me diriger vers la civilisation parisienne plus ou moins endormie.

Encore courbé sur les restes de mon campement, je sentis un doigt énergique me tâter le bas du dos avec insistance.

« Hé ! Toi l'clodo ! »

Toujours un peu raide, mais surtout méfiant, je ne bronchais pas d'un cil. Continuant à ramasser les dernières babioles de mon campement, je sentais bien que le manque de nourriture et ce froid, m'avait prodigieusement affaibli.

« Ho ! T'es sourd Ducon ! T'as un frigo dans l'cul qui t'fait danser comme ça ? »

Merde ! Pensais-je.

Ce n'est pas un bon jour ça. Ou alors, c'est pour me réchauffer ?

Soit, le mec est pressé, pensais-je encore soit, il est impoli de nature.

Et voilà les problèmes qui me rattrapent comme la semaine dernière. Cela va vraiment devenir une habitude.

Bon ! Pas le choix. Restons polis. Me disais-je encore, pour ralentir le flux de colère que je sentais monter tout à coup.

Forcément, je devais me retourner, et je le fis, brusquement. En tout cas aussi brusquement que possible, en me dressant dans une raideur royale et plissant les yeux. Le Fleuve rouge n'était pas loin et me disait sa toute-puissance.

Ils firent un pas en arrière avant que le meneur n'avance de nouveau.

J'y pensais sans arrêt à cette canne et son Roi. Et là il était prêt à m'aider. Il me parlait de son secret, il me parlait de la canne, du pouvoir et de sa sagesse.

Laissant la sagesse de côté pour cette fois, le tableau fut actuel et me rappela tout d'un coup, que moi aussi, j'étais à la rue !

Le froid était là, avec eux. Emmitouflés des pieds à la tête j'aurais été bien incapable, lorsque je les découvris, de savoir qui était ces loustics.

Ils étaient quatre. Trois grands, et un petit. Quatre, lascars qui soufflaient comme des chevaux leur haleine nuageuse, à travers ces masques entourant ces visages sans pays.

Ce qui ne donnait rien de plus à la scène qui restait tout aussi ridicule.

Rien ne me paraissait plus idiot que ce tableau de la rue. Ce tableau des temps modernes, tout aussi ancien que l'homme.

Pourtant moi aussi j'étais à la rue ! Me disais-je encore ? Comme pour me convaincre d'une colère montante et justifiée. Et je ne vivais pas de rapine.

J'aurais dû fuir par les escaliers qui étaient derrière moi ! Mais le grand me rappela le ton de sa voix.

« Alors ! T'es sourd ? » Répéta-t-il !

« Non ! J'ai froid. » Avais-je répondu.

J'avais bien compris les tenants et aboutissants de ce petit rassemblement, et, me rappelant ma dernière envolée nerveuse au bureau, qui me valu cette descente aux enfers, je me mis à respirer fortement et rapidement malgré le froid qui collait mes narines à chaque inspiration. Encore lui, mon père qui m'avait appris cela pour me calmer. Décidément le sujet « Père » devenait une grande habitude que je me promettais de faire passer dès que possible.

Pendant ce temps le destin avait vraiment décidé de m'emmener en balade...

Le plus grand dû mal interpréter cet exercice de respiration, car il s'avança de deux pas lourds, en parlant à ses acolytes du coin de la bouche, leur indiquant sans aucun doute, la supériorité en nombre de leur groupe et l'état tremblotant du mec qui était en face d'eux. Le grand Panurge ayant fait un pas, ses moutons firent de même, un pas en avant, pendant que j'avais commencé à sautiller sur place. Comme les « Massaï » avec leurs lances effilées qui pointent vers le ciel annonçant les sanglantes offrandes !

Mais le temps rappela, comme au théâtre, que c'était mon tour, pour les palabres injurieux. Le tour des politesses hasardeuses...

Le grand échalas m'interpella de nouveau, m'intimant l'ordre de poser mes affaires dont je n'avais, soi disant, pas besoin, là où ils allaient m'envoyer pour deux mois.

Le partage étant un acte chrétien, il sembla que je dusse le faire, et obtempérer dans les délais les plus brefs.

Mais je ne croyais pas en Dieu !

Alors ! La pièce se jouant en un acte, je ne réfléchis même pas. Ni aux conséquences, ni aux suites de mon action qui furent, comme je la revois encore maintenant, fulgurantes.

Le côté bête à bon Dieu, ce n'était pas mon truc. De surcroît, depuis que j'avais pris ma première volée la semaine dernière, je ne me sentais plus très chaud pour les douleurs qui empêchent de dormir. Surtout sans matelas...

Comme le Samouraï, mes deux mains partirent derrière mon cou, saisissant l'objet de la punition qui s'abattit sur les clavicules de l'échalas et immédiatement après, dans le même geste, sur un de ses tibias où j'entendis le crac caractéristique de l'os qui rompt.

Malgré mes jambes engourdies, j'exécutais un saut groupé au-dessus du blessé courbé qui beuglait tout ce qu'il savait.

Dans cette position d'attaque, j'atterris devant les trois autres larrons qui n'hésitèrent pas à me sauter dessus lorsqu'ils me virent trébucher en touchant leur pote au passage.

Je savais bien comment cela allait se terminer. Comme toujours, les agresseurs se retrouveraient dans un service d'urgence quelconque, à faire panser leurs plaies en attendant de pouvoir recommencer.

Pour ces raisons-là, j'avais toujours décidé de ne jamais faire de cadeaux aux agresseurs lorsque c'était possible. Et pour ceux-là, ce fut pareil. J'étais le plus fort, et une petite revanche s'avéra fort jouissive...

Ils finirent par ramper tous les trois, dans une fuite qui ne pouvait être que d'escargot.

Quant au quatrième plus intello que les autres, il comprit vite qu'il valait mieux chercher une autre victime en se gardant bien ne pas être à moins de vingt pas du grabuge.

Constat : six jambes fracturées, deux mains éclatées, trois mâchoires ayant de multiples fractures, trois clavicules dans le même état et surtout, mes deux jambes quasiment dégelées. La prochaine fois, ils feront peut-être la part des choses ?

Le Roi s'en était retourné du côté de son fleuve. Celui qui le guiderait peut être vers des jours et des hospices meilleurs...

Il le remercia intérieurement de sa faveur

Pour l'heure, il devait retourner vers son peuple qui attendait sans doute son retour plein de sagesse et de nouvelles énergies pour que l'avenir continu de leur appartenir.

Cette odeur de terre acre, cette brise du soir couchant, la menthe, le thé, cette couleur d'un rouge ocre m'appellent encore, pour me dire le secret de la canne.

Il suffisait qu'il la lève au-dessus de sa tête pour que son troupeau le suive, l'écoute, reprenne confiance et entonne les chants sacrés...

Lorsqu'il se retrouvait seul, dans les appartements de son palais, il jouait avec elle. Il tirait, poussait les triangles et pièces de bois mobiles pour qu'elle change d'aspect, d'habit. Les pierres semi-précieuses pouvaient aussi subir le même traitement, finissant par représenter un motif, un animal, une fleur, un fruit et que sais-je encore...

Cet aïeul avait raconté à mon grand-père comment il lui avait appris à faire le drapeau français avec sa canne.

Même après toutes ces années de séparation de son Roi, la canne possédait encore une odeur, une aura et pouvait toujours faire le drapeau français.

Son aspect était toujours, comme venant d'être fabriqué par les prêtres. Comme neuve !

Pourtant, avec ses cent vingt-cinq ans et tous les coups qu'elle avait pris, même les bois les plus durs auraient gardé des traces. Mais elle, non. Aucune trace!

Malgré la déconfiture des adversaires, j'étais passablement essoufflé.

Un point de côté naissant se faisait sentir, me rappelant tout d'un coup l'âge et la faiblesse physique dans laquelle je me trouvais.

Je me fis peur tout d'un coup. Me palpant et massant mes côtes, je finis par ôter tout le barda que je déposais à terre, restant plié en deux, soufflant comme un bœuf qui va à l'abattoir, pour faire passer le point de côté.

« Hé ! Vous ! »

Hé merde ! Pas encore ? Pensez-je...

« Ho ! Ça va ? Qu'est-ce qui vous arrive ? Monsieur ! Vous allez bien ? »

Ne faisant aucun geste pour répondre à l'interpellation, j'entendis une portière de voiture claquer sèchement. Ce qui me fit, cette fois-ci, relever la tête. Une portière qui claque près de vous alors que vous êtes baissé et dos tourné, c'est toujours un peu inquiétant !

Un homme, charpenté comme un gros nounours moustachu, déambulait d'un pas sûr dans ma direction. Le poids du ceinturon et de ses accessoires accompagné d'une coupe de pantalon réglementaire, qui ne laissait que peu de place aux hors gabarits, renseignait tout de suite sur la fonction publique du dit personnage. Un flic... Ouf !

Enfin presque.

Tous les trois pas, il remontait d'un mouvement sec, l'ensemble vestimentaire et accessoire de sa grosse paluche, qui avait pour effet secondaire de malmener sa proéminente brioche de propriétaire de dépôt de bière ou autre boisson corporative...

Lorsqu'il fut près de moi, à une distance respectable et toute aussi réglementaire, il se baissa un peu et m'interpella de nouveau.

« Hé ! M'sieur ! Ça ne va pas ! Dites. » « Vous avez besoin d'aide ? »

Ha ! C'était une phrase que l'on n'entendait pratiquement jamais.
On entendait plutôt « vos papiers ! »

La voix était plus douce, compatissante, comme un ami qui semble s'inquiéter de votre position inhabituelle.

En signe de réponse je tombais à genou, ayant de plus en plus de difficultés à respirer normalement.

Je m'étais mis à trembler en suffoquant dès que je respirais trop fort et trop vite. La moustache du type commençait à blanchir lorsque je pus le contempler, de près.

Assis sur mes talons, ne pouvant plus parler ni même articuler un son. Je voyais bien qu'il essayait de m'aider, de comprendre ce qui se passait.

De mon côté, j'essayais de lui faire comprendre, d'aller dans son sens.

J'avais besoin d'un sac en plastique pour respirer dedans. J'avais enfin compris ce qui m'arrivait et désespérément, j'essayais de mimer l'objet salvateur.

Lui, ne sachant pas de quoi il retournait ! Moi, ne voyant pas bien comment le rejoindre de l'autre côté du précipice, je ne pouvais que constater l'immensité de l'obstacle que j'aurais à franchir pour faire disparaître, en partie, la barrière de langage qui s'était installée entre nous, avec ce passager malaise.

« Avoir un sac en plastique »...

Habituellement, j'ai toujours cet accessoire de survie sur moi. Mais depuis quelque temps, j'ai un peu la tête en l'air, et c'est vrai que cela fait assez longtemps que je n'ai pas eu besoin d'avoir ce recours respiratoire.

Il s'était rapproché et essayait maintenant de m'aider à me relever avec mon barda pour me traîner à la voiture de patrouille où son collègue essayait, de loin, d'en savoir plus, pour faire appel ou non aux secours.

Arrivé à quelques mètres du véhicule...

« Allez ! Viens m'aider. On va l'installer derrière. Il veut queq'chose mais j'sais pas quoi ? »

Le collègue, plus jeune, mais aussi inventif que le premier, ne comprit absolument rien à mes mimiques de sourd-muet. Mimiques qu'il essayait d'interpréter tant bien que mal.

« Boire ? Manger ? Quelque chose dans la gorge ? Vous êtes muet ? Vous avez respiré trop fort ? Vous avez un truc dans les poumons ? Vous voulez une cagoule ? »

À chaque question un signe négatif de la tête lui en faisait poser une autre.

« Un sac ? Un... »

Mon acquiescement intempestif et répété sur le dernier mot que je lui laissais prononcer le fit bondir dans le vide poche pour sortir un sac de vomissement en plastique opaque.

Il me fallut bien dix minutes pour reprendre le dessus et arrêter de brûler mon oxygène.

Depuis que je ne pouvais plus acheter mon médicament, la précaution du sac plastique avait disparu.

Hormis certaines, en général, l'habitude finie par tuer.

« Alors ! Ça va mieux ? » « Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous êtes un peu amoché, là ! »

Je lui expliquais en quelques images et mots choisis mon problème respiratoire et l'agression de ces quatre loustics que je venais de rosser. Il sembla comprendre très bien ma position et l'état de folie dans lequel je m'étais mis pour défendre mon bien et ma vie. C'est simple, on se serait cru au moyen âge, à la cour des miracles. Mais en mieux ! Il fallait bien que quelqu'un me plaigne un peu !

Ce qui fut fait, dans des jérémiades de flics qui n'étaient en fait que des hommes seuls, comme moi. Eux étant dans le cadre qui faisait de ces deux policiers des responsables de tout, de toutes choses, sales et indécentes. Celles qui faut bien, que quelqu'un fasse... Car seuls, ces flics des rues étaient capables de descendre aussi bas dans la place de la cour des miracles. C'est leurs « job. » Ils en voyaient des choses, disaient-ils.

« Pourtant ils étaient de ma condition ces quatre-là ! » Rétorquais-je !

Ils ouvrirent de grands yeux avant de se regarder bêtement. J'en conclus tout de suite que mon état physique que je pensais complètement délabré, n'en était pas à ce point et que mon habillement ne prêtait à aucune confusion.

« Vous êtes S.D.F. ? » Osa le premier timidement.

« Pas depuis longtemps, mais oui ! Vous pouvez dire que je suis considéré maintenant comme appartenant dorénavant à cette famille sociale. Et cela, depuis deux petites semaines à peine. »

« Vous avez des papiers d'identité ? »

« Vous savez nous, on fait notre boulot... Ce n'est pas pour vous embêter. Vous avez l'air bien brave ! Alors si on peut aider ? »

Je fis paraître mon étonnement à ce sujet, mais obtempérais bien volontiers à la demande du plus jeune. Moi qui habituellement et par principe détestais les flics, aujourd'hui ils m'avaient peut-être sauvé la mise.

Mais je ne m'empressais pas de le leur dire. J'avais encore un peu d'orgueil dans le fond de la gorge sur certain sujet sensible.

Orgueil mal placé dans cette situation inconfortable, il faut bien le dire.

Je finis par sortir ces fameux justificatifs de vie, d'identité, du « Qui es tu toi ? », « As tu le droit de ? »

Après avoir jeté un rapide regard, que je vis de principe, sur ceux-ci, il me les tendit en faisant discrètement un signe à son collègue.

L'acquiescement discret du collègue l'emporta et tout gai me proposa de me déposer dans un endroit où je pourrais me reposer au chaud et prendre un vrai repas.

Ils en connaissaient un de première où ils se restauraient quelquefois.

« C'est très gentil à vous. Merci ! Mais j'ai des choses à faire aujourd'hui ! C'est vraiment très gentil à vous. Merci encore. »

« Vous êtes sûr que cela ira ? »

« Oui ! Je vous assure que ça va ! J'ai repris mon souffle. Je garde votre petit sac ! » « Il faut que je voie mon fils aujourd'hui ! C'est bien mercredi aujourd'hui ? »

« Ha ça oui M'sieur ! On est bien mercredi ! »

« Nous finissons notre service dans une heure. Si vous changez d'avis, faites un signe au passage ! On vous trouvera un bon endroit pour vous requinquer. Et faudrait p'être bien faire soigner votre tête. Ça saigne pas mal. Hein Charlie ! »

« Ouais c'est sûr ! C'est fragile la tête ! »

« Bon ! Allez ! Bonne journée ! Et n'oubliez pas de faire un signe si vous êtes encore dans le coin dans une heure. Je le dirais au planton. Avec une valise comme ça, on peut pas vous rater ! »

« Merci les gars ! Merci encore ! »

Bêtement un sanglot passa devant cette ridicule situation. J'étais S.D.F. et quelque part, les flics me sauvaient la mise. Ils n'étaient plus répressifs mais compréhensifs. Heureusement, quand même, que je ressemblais à un Français de souche ? Auraient-ils fait de même avec quelqu'un d'autre ?

Cet acte de flics des rues me fit repenser à ce que j'étais et pourquoi j'en étais là. En quelques heures de folie j'avais tiré un trait sur ma vie, sur mes principes de base, sur tout ce qui faisait de moi, « MOI. »

Pourquoi, diable, avais-je été trouver ce type pour lui foutre une raclée ? Expliquez-moi ça !

Une raclée au chouchou du patron ! Mon beau-père ! Quel...

Et pourquoi me suis-je laissé aller à lever la main sur elle ? Pourquoi diable... Moi qui de ma vie n'avait jamais levé la main sur aucune femme !

En tout cas, je les avais bien mis à terre ces deux gardes du corps.

Mon beau-père ! Ce monstre d'égoïsme sans borne en avait même pissé dans son froc.

Non ! Vraiment ! Cela ne méritait pas tout ce foutoir.

Ma petite vie était terne, et sans lendemain chantant. Je m'ennuyais dans cette grosse boîte où, par principe familial, j'étais à un poste que je ne méritais probablement pas.

Le salaire perçu était suffisamment au-dessus de la moyenne, en termes d'avantage dû au rang, qu'il fasse largement office de cadenas à grande gueule.

Grande gueule qui l'avait fermé, pour un temps, pour tout le temps ! Oui !

J'étais le mari de sa fille depuis dix-sept ans, « parce que je le vaux bien » diraient quelques cagouleurs...

Je suis aussi le père d'un bel enfant qui promet !

Il est beau comme... Vous savez ! Comme les anges ! Comme les vôtres !

Sa mère avait voulu l'appeler Jean Baptiste. N'était-ce pas très nul ?

Puéril à notre époque !

Moi je préférais un Kevin, une Jennifer pour une fille ou encore Kim pour les deux...

Depuis, il s'appelle Jean-Baptiste, avec le trait d'union qui gâche tout. Comme une locomotive qui tire son wagon. Par contre, son deuxième prénom est bien Kevin et je n'ai jamais pu l'appeler comme cela, évidemment.

D'un autre côté, je peu imaginer que le grand-père va s'empresse de remplacer le père indigne et disparu que je suis.

En fait, j'ai été viré avec pertes et fracas. Viré par le père. Viré par la mère. Viré par ma femme, leur fille.

Pleuré par mon fils... Aujourd'hui, je m'aperçois que la perte est énorme. Je n'avais rien

ou pas grand chose. Je me retrouve avec un gros, « plus rien du tout. »
Si j'avais su...

Ce n'était quand même pas le tout !

Pour les regrets il valait mieux aller les pisser dans un coin du dix-huitième.

À quatorze heures ! Il ne fallait pas rater ça. Tant que je pourrais aller le voir sans lui faire honte... De toute façon, lui ne me voit pas. C'était mercredi aujourd'hui ! Ils me l'avaient confirmé tous les deux. Et en uniforme, s'il vous plaît.

Je quittais les quais où je m'étais dirigé auparavant et décidais de prendre la direction de Bastille.

Lorsque je serais sur « Richard Lenoir » je déciderais quoi faire pour remonter sur St Lazare, et vers la place Clichy ensuite.

Il n'en fallut pas plus pour que mon destin scelle cette journée décidément tournée vers l'agression en tout genre.

L'un des quatre loustics, le trouillard, était allé chercher du renfort, et les voilà maintenant sept, bâtons au poing. Ce qui n'arrangeait pas mes affaires.

Et bien que je ne craigne pas grand-chose, hormis les armes blanches qui traînent toujours dans les coins, je n'en menais pas large.

Je serrais la corde de ma valise en bandoulière et sortais l'instrument de la punition. Le fleuve appelait.

Il m'appelait pour me parler encore. Il me disait que c'était l'heure. L'heure de rejoindre le grain rouge de sa terre. De s'en enduire le corps pour défendre sa vie, son peuple, sa terre...

Quand je rouvris les yeux, ayant bien exalté, ils étaient autour de moi. Le trouillard, et les six autres, dont trois mastards.

Je choisis de m'attaquer immédiatement aux biens portants qui s'étaient disposés en étoile, entre les autres.

Cela ne dura pas trois minutes. Encore une rouste aux agresseurs...

Malheureusement cette fois-ci j'avais pris un sale coup à la tête. Encore un !

Je pissais vraiment le sang, et j'avais tout à coup eu envie de vomir.

Ma canne avait disparu et ils m'avaient arraché la valise. Je n'ai pu garder que mon ordinateur portable qui était tombé dans la fuite. Ma vue se troublait.

Finalement, après quelques inutiles efforts, je finis par tomber dans les bras de Morphée...

Je repris connaissance je ne sais quand, et me mis à chercher un petit coin au soleil, place de la Bastille en attendant l'heure. Je me mis à écrire. À écrire...

Je sentais bien qu'ils m'avaient salement touché. Je n'arrivais plus à tenir l'équilibre qu'une fois sur deux. Quant aux touches de l'ordinateur, je ne les discernais plus très bien. De plus, sa chute à terre n'avait pas arrangé l'écran plasma qui vacillait de plus en plus fréquemment. À la fin du compte, je me suis traîné jusqu'au rendez-vous que j'avais, en secret avec moi-même. Voir mon fils !

J'avais encore des droits. Même si le grand-père avait le bras long ?

Le cagibi n'était pas très loin. Mais sans ma canne, y pénétrer semblait sans espoir. Il y avait bien un petit recoin, là, derrière.

J'avais de plus en plus froid. Et mon désespoir de ne pouvoir rejoindre ma planque, de laquelle je voyais tout, me hérissait suffisamment pour que je ne fasse pas attention à mon malaise.

Cela y était, je le voyais, là à cinquante mètres, le cagibi.

« Robert ! » « Viens voir là un peu ! »

« Ouais ! J'arrive de suite »

« Alors ! Qu'y a-t-il pour ton service ? »

« Ce n'est pas toi qui as ramassé, hier, un clodo complètement amoché, avec une drôle de canne ? »

« Heu ! Ouais ! Le grand blond avec son caddy ? »

« Ben ! J'sais pas vieux ! C'est toi ou pas ? »

« Attends ! J'reviens de suite »

Vraiment, il m'énervait cette bleusaille avec ces « de suite ! »

« Alors ça vient ou quoi ? »

« Celle la chef ! » « Ouais ! Fait voir ça de plus près ».

« En attendant, fait moi rechercher un mec, ou des mecs, qui auraient une valise en carton mâché marron, où il y aurait dessiné l'Afrique en vert avec un fleuve rouge. Tiens voilà la liste des objets que l'on devrait y trouver dedans ! »

Puis il reprit la canne en main, et se mit à la palper, à la caresser puis, à la sentir. Comme on prend son temps à respirer un bon cigare !

À la humer si fort qu'il ressentit presque, une présence, un son, une voix lointaine...

Il finit par ouvrir les yeux.

« Ben ! Qu'est-ce que tu fou encore là, toi ! Dégage merci ! Et amène-moi le type à la canne ! »

« Mais chef ! Lequel ? Il y en a deux maintenant ! »

« M'enfin ! Celui avec cette canne-là, Celui qu'il fallait que je voie « de suite », dans la minute ! Celui avec lequel tu m'as bassiné toute la sainte matinée ! Celui qui avait cette canne, bougre d'idiot ! »

La porte claqua sèchement...

« ROBEEEEERT ! » Beugla le chef.

« Oui chef ? » « Viens me prendre à dix-huit heures, on ira se taper la cloche chez Henriette. Retiens la table, et en attendant amène-moi des sandwiches, et le rapport du légiste s'il est disponible. Sinon tu vas le chercher, et avant dix-sept heures ! Et n'oublie pas la valise. »

« Autre chose ! »

« Oui chef ! »

« DOUCEMENT LA PORTE ! Merci ! »

Qu'est-ce qu'il a foutu ce type ?

Square Moncey ! Ce n'est pas du tout du côté de Bastille ça ?

Square Moncey ! C'est plutôt l'axe Saint Lazare, Place Clichy...

Et son même...

Reprenant la canne, il observa les mêmes gestes séculaires et il l'a sentie encore profondément.

Commençant à soliloquer, il jouait déjà avec les pièces du grand puzzle royal... Peut-être le mystère d'un grand Roi ?

Si j'avais su...

Pp.